journal espagnol *El Sol* reflètent fidèlement toute l'activité de la musique nouvelle ; les talents les plus divers sont analysés avec sympathie et clairvoyance : Jean Bartholoni, Georges Migot, Paul de Malingreau, Fred Barlow, les Six, Francesco Santoliquido, Satie, Alexandre Jemnitz. Mais ce louable exotisme ne s'exerce pas au détriment de la musique nationale, et Ad. Salazar a su trouver les mots qu'il fallait pour juger l'œuvre considérable du grand musicologue espagnol Don Raphael Mitjana, dont la perte récente est si cruelle pour l'histoire de la musique.

/// UN CRITIQUE RUSSE A PARIS.

Le journal russe *les Dernières Nouvelles*, qui s'imprime quotidiennement à Paris, s'est attaché comme critique musical M. Boris de Schlæzer, le beau-frère de Scriabine. On a déjà pu juger ici même de quelle profondeur et de quelle justesse de vues M. de Schlæzer fait preuve dans les études d'esthétique musicale où le porte une des intelligences les plus déliées qui soient. Dans un des derniers articles qu'il a donnés à ce journal sur Stravinski, il note :

Pour Stravinski, le son n'est point du tout un symbole, ni un signe, ni une allusion, ni un moyen d'expression. C'est proprement *un son*, et rien de plus, une forme d'existence particulière, que le musicien est appelé à modeler. Pour lui le son est ce qu'est pour l'architecte un bloc de pierre, ou, pour le peintre, de belles formes, c'est-à-dire un monde particulier qui se suffit à lui-même.

Ou encore, dans un vivant article sur la « musique nationale », comme conclusion à une étude comparative fort poussée des conditions de la musique populaire :

Le caractère national de la création musicale, comme de toute création artistique, dépend directement de la qualité du talent de l'artiste : plus il a de génie, et plus son art est populaire, quels que soient les thèmes qu'il ait choisis. Et si l'on me demandait quels sont les caractères distinctifs de la musique russe (comme aussi bien de tout art russe), je répondrais : la véracité, la simplicité et la liberté.

/// LES MUSIQUES DE PLEIN AIR.

M. Georges-Armand Masson, dans *l'Intransigeant* du 18 juillet, écrit joliment :

Il serait curieux de dresser le relevé des programmes de ces concerts publics, depuis le 14 juillet 1789^{*} date où les musiciens de l'ex-régiment des gardes françaises se groupèrent autour de Bernard Sarrette pour former la musique de la Garde nationale, laquelle, peu à peu, après une série de transformations qu'il serait oiseux de rappeler, finit par céder la place, comme « harmonie » officielle, à la musique de la Garde républicaine. Si l'on en juge par la monotonie des programmes actuels, que, pour ma part, je n'ai pas vu changer depuis quinze ans, ce relevé serait un prodigieux monument de routine. Amusez-vous à consulter pendant une semaine les titres de ces morceaux dont le flot sonore

Verse un peu d'harmonie au cœur des citadins

et dressez-en la statistique. Je gage que la *Voix des Cloches* arrivera bonne première, avec *l'Étoile du Nord* de Meyerbeer et l'éternel Ballet de *Coppélia*, quelques pots-pourris sur *Lakmé*, quelques *Echos d'Espagne*, *Impressions de Naples* ou *Souvenirs d'Italie*, une fantaisie pour piston solo sur *Tannhauser*, destinée à représenter la « grande musique » — celle qui ennue — ; et voilà, ou à peu près, tout le pauvre domaine où tourne en rond l'imagination des chefs de musique.

Avant la guerre, un musicien, intelligent et ardent, avait bien essayé de rafraîchir un peu les programmes des concerts publics. C'était M. Gironce, aujourd'hui retraité, qui dirigeait, je crois, la musique du 89^e d'infanterie. Ce méridional, grâce à son enthousiasme communicatif, avait réussi ce tour de force, de faire exécuter par une « Harmonie », dont les ressources instrumentales sont, on le sait, des plus maigres, les pages orchestrales fort compliquées et nourries de Berlioz : la *Symphonie fantastique*, la *Damnation de Faust*.

Cet exemple, trop isolé, n'a pas été suivi. Et c'est grand dommage, car cette tentative aurait pu exercer la meilleure influence sur l'éducation musicale du public.

/// PAUL DUPIN ET L'INSPIRATION POPULAIRE.

D'un portrait de Paul Dupin, par M. André Cœuroy dans le *Monde Nouveau* (Septembre) :

Le mythe de la création collective a la vie dure. Il est encore des rêveurs pour croire que les chansons populaires naissent on ne sait comment, d'une poussée unanime et impersonnelle, comme issue d'une Ame Populaire qui n'aurait même pas besoin d'incarnation. Ce surnaturel poétique a de quoi plaire, plutôt que l'humble vérité, qui est que l'œuvre d'art populaire n'est que l'œuvre d'art d'un anonyme [.....] La musique de Dupin connaîtra cette suprême gloire de l'anonymat, parce qu'elle retrouve sans effort le ton populaire et la nature vivante et vraie : la marche de la *Symphonie des Alliés*, le *Retour à Dinant* et la mélancolique mais allègre cantilène : *Sur les bêtes, sur les choses, Lorsque sonne l'Angelus*, sont marqués pour ce destin choisi... Dupin est l'âme même d'un peuple qui chante, et qui se raconte en chantant. Volontiers il appuie, il répète, simple et obsédant comme le réel. On dirait qu'il découvre tous les jours en soi un nouveau monde.

/// LA JEUNE ÉCOLE FRANÇAISE.

Le *Times* a publié le 4 octobre un numéro spécial consacré à l'activité française dans tous les domaines. La rubrique des beaux-arts y était confiée à M. Édmond Jaloux pour la littérature, à M. Louis Vauxcelles pour la peinture et à M. Henry Prunières pour la musique.

L'important article de M. Prunières rend hommage aux compositeurs français, qui depuis plus de vingt ans mènent le mouvement musical européen. Successivement sont étudiées : la musique dramatique (avec des vues pénétrantes sur le retour marqué par *Pelléas* vers la « tragédie en musique » de Lully), la musique de ballet, le lied, la musique de chambre et la musique d'orchestre (où sont tirés hors de pair MM. Ravel, Florent Schmitt, Dukas et Albert Roussel). L'infinité variété de l'école française s'explique par l'atmosphère de liberté artistique de l'on respire à Paris. « C'est elle qui attire nombre de compositeurs étrangers. C'est à Paris que Stravinski, Albeniz et Malipiero, pour ne citer que ceux-là, ont pris conscience de leur destin. »

/// LES BALLETS.

De précieuses notes sur le *Chout* de M. Prokofiev dans la *Revue de Paris* du 1^{er} juillet, sous la signature de M. Laloy ; le caractère de « burlesque à l'état pur, sans aucune indication de sentiment » est dégagé de façon saisissante ; et M. Laloy loue comme il convient la qualité